

Éric Peaudecerf

CHARLINE ET L'ARBRE ROI



**“Jamais, au grand jamais, il ne faudra abattre
un arbre Roi, sinon la malédiction
s’abattra sur toi.”**

Thriller

Éric Peaudecerf

Charline et l'arbre Roi

© Éric Peaudecerf, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7007-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture - Charline : © Éric Peaudecerf

Avertissement

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

Certains lieux réels ont été modifiés pour les besoins de l'histoire.

Charline et l'arbre Roi

Prologue

« — Papouille ? Papouille, je ne te vois plus. Où es-tu ? Oh ! Papouille, viens me chercher. Je suis seule, il fait noir et j'ai froid. Je n'ai cessé de t'appeler, j'ai crié Papouille si fort que ça résonnait dans ce long tunnel dont je ne vois toujours pas la fin. Il fait si sombre à l'intérieur qu'il m'est impossible d'y distinguer quoi que ce soit. Je ne me vois même pas moi-même. J'imagine être dans un long couloir, qui n'en finit plus. J'avance. Tout du moins, j'ai la sensation d'avancer. C'est étrange, je sens que tout mon être se déplace, mais je n'en ai aucune certitude. Je crois que je n'ai plus conscience de mon corps, je ne le sens plus se mouvoir. Pourtant mes jambes remuent ? L'une après l'autre elles font un pas, enfin je crois. C'est comme si je glissais. C'est très difficile pour moi à expliquer. C'est à la fois étonnant et saisissant. À l'école, j'ai appris que nous vivions dans un monde en trois dimensions, et que nous avions, dans notre langage, les mots pour les dépeindre. Or ici, ce que je perçois, je ne sais pas le décrire, ou du moins, les mots me manquent pour dire ce que je ressens. Pourquoi ai-je tant de mal à comprendre ce lieu dans lequel j'évolue ? Suis-je dans ce qu'on appelle une quatrième dimension, est-ce là un univers parallèle ? Papouille ? M'entends-tu ? Tu ne me réponds pas. Étrangement, je ne suis pas inquiète, car je sais que tu vas venir me chercher. Au début je n'étais pas rassurée, mais plus maintenant. J'ai l'impression que j'erre depuis une éternité. Mais le temps dans un ailleurs, est-il le même ? Je me laisse envelopper par une sensation extrêmement agréable, c'est comme si je flottais à l'extérieur de mon propre corps. Je m'élève. Une douce chaleur m'envahit et se propage sous ma peau, dans mes muscles, dans mes veines, à tel point, que je me laisse aller. Ce flottement me procure une délicieuse impression de bien-être. Mais j'y pense ! serais-je en train de mourir ? aurais-je atteint la limite de ma vie terrestre, pour me rapprocher d'autre chose ? Mon âme est-elle en train de quitter ce corps devenu inutile ? C'est ce que m'a dit Ludi : « Quand on est mort, des fois l'âme quitte le corps physique... » Suis-je morte, mon Papouille ?

— Non ma Fillotte, tu ne l'es pas. Tu es bien trop jeune encore. Ne te fais pas de souci, tu as toute la vie devant toi et tant de rêves à réaliser. Je suis juste là, à tes côtés. Mais pour te sortir de cette obscurité, il va falloir que tu patientes encore un peu. Quand il sera temps, je saurai te trouver et te tirer vers la

lumière. Ne te laisse pas entraîner dans les limbes, ne te laisse pas glisser dans les ténèbres.

— Je t'écoute me rassurer mon Papouille, sans pour autant entendre ta voix, sans comprendre tes mots. Je suis persuadée que tu ne m'abandonneras pas. Je t'attends. Je me laisse porter, dans cet immense réconfort. Je suis en paix. Quand je parle de flotter, je pense me tromper. Voler, serait plutôt le terme plus approprié pour décrire mes déplacements dans cette immensité noire. Il me semble avoir des ailes accrochées dans mon dos. Des ailes ? Comme un ange ?

— À mes yeux, tu es un ange, ma Fillotte. Tu n'as jamais cessé de l'être.

— Je n'ai aucun moyen de les voir, et pourtant j'entends battre ces ailes, je sens leur déplacement d'air. Tout cela est-il le fruit de mon imagination ? Des sons maintenant me parviennent au loin. Ils sont agréables et doux à mes oreilles. J'ai le sentiment qu'ils se rapprochent de moi, ou est-ce moi qui me dirige droit vers eux ? Leur musicalité lancinante m'entraîne dans une spirale, dans un tourbillon sans fin.

— Non ma Fillotte, ne te laisse pas griser par ces enchantements. Tout est faux ! Ce ne sont là que des leurres, des tourments en devenir. Ne t'en approche pas ! Refuse de te laisser entraîner dans cette voie où tout n'est que colère, souffrance et fureur.

— C'est toi qui me parles, mon Papouille ? C'est toi que j'entends ? Serais-tu en train de me mettre en garde ? La mélodie, qui jusque là tintinnabulait et me charmait tel un souffle enchanteur, est subitement en train de changer. Elle devient plus présente et plus rugueuse à mes oreilles. J'ai la vague impression aussi qu'il n'y a pas que cette musique qui s'altère, toutes ces agréables sensations qui me séduisaient, se dénaturent et s'avalissent à présent, jusqu'à disparaître elles aussi. Papouille ? Il fait de plus en plus froid. Je ne peux pas la voir dans cette obscurité, mais je devine la vapeur sortir de ma bouche à chacune de mes expirations. Je sens maintenant sur ma peau les premiers frissons qui parcourent mon corps. La musique délicate a laissé place à des sons inaudibles, à des déchirements insupportables, des beuglements vulgaires, qui suivent le rythme de gongs annonceurs de mauvais présages. Tous résonnent en moi et me font trembler de peur. En plus de ce froid intense, j'ai subitement, une sensation de mouillé au niveau de mes doigts de pieds. Mes charmants petits doigts de pieds. Il y a de l'eau qui coule. Non, ce n'est pas de l'eau, ça n'a pas la même fluidité. Je l'entends nettement, rien qu'au bruit, les clapotis ne sont pas aussi limpides, au contraire, je devine dans les remous un liquide plus épais, poisseux, de plus en plus collant. Il s'engouffre de partout à la fois. Le niveau

monte rapidement. Trop rapidement. Papouille ! J'ai les ailes qui s'engluent. Qu'est-ce qui m'attend ? Je suis emportée par ces flots qui déferlent de toute part. Oh, non pas ça ! je ne suis pas prête. Papouille... Je suis entraînée et je ne sais toujours pas nager. Tu devais m'apprendre à nager Papouille, tu me l'avais dit ! tu me l'avais promis... »

Charline et l'arbre Roi

Parcours bleu

1.

Du haut de son mètre quatre-vingt-dix et ses cent trente kilos, son physique impressionne toujours autant. Clément Thiévenaz est un personnage. Il a une gueule ! une vraie gueule de cinéma, burinée et taillée à la serpe. Sous ses yeux gris, des valises lui donnent de faux airs de chien battu. Bien qu'âgé de soixante-douze ans, avec ses paluches aussi larges que des pelles à neige, il serait encore capable de faire le ménage autour de lui. Une force de la nature !

De ses jeunes années vosgiennes à faire le bûcheron, il a gardé les chemises à carreaux et les lourdes culottes de velours retenues par de larges bretelles à boutons. Sous son bonnet noir, qu'il porte haut, hiver comme été, on devine une chevelure épaisse dont de larges pattes de couleur poivre et sel descendent jusqu'à mi-joues. Sa moustache et sa barbe entièrement blanches dissimulent, en partie, un souvenir de jeunesse.

À l'âge de dix-neuf ans, alors qu'il était pour la troisième année consécutive, champion de schlittage, son traîneau sortit du rafton et versa sur le côté, l'emportant avec son chargement de quatre stères de bois.

Depuis ce jour, il porte cette cicatrice qui lui balafre le côté droit du visage.

Mais cette marque ne l'enlaidit pas, bien au contraire. Elle participe, tout comme ses nombreuses rides à son charme viril. Entre ses sourcils restés étrangement noirs, deux profondes lignes du lion verticales viennent entrecouper plusieurs sillons horizontaux, dessinant un étrange quadrillage gravé sur son front. De part et d'autre de ses yeux, des pattes d'oies très marquées descendent sur ses pommettes saillantes.

Avec ses soixante-douze printemps, le savoyard est encore bel homme. Il en est conscient et s'en amuse, lorsqu'il remarque les regards appuyés de certaines jeunes femmes qui ne restent pas indifférentes à son égard.

2.

Clément a vu le jour en 1945, dans la ferme de ses parents.

Louis et Léonie Thiévenaz étaient bergers sur l'alpage d'Ouzon, au pied du mont éponyme, non loin du col du Corbier. Dès le début du printemps, ils passaient les six mois de la saison d'estive dans les alpages, en fonction des ressources en herbes disponibles. Ils avaient leurs propres bêtes, et gardaient aussi des troupeaux appartenant à d'autres propriétaires. Ils vivaient chichement de leur métier, veillaient au bon déroulement des naissances suivant les périodes d'agnelage et s'occupaient de la tonte des brebis et de la vente de fromages.

Les Thiévenaz étaient des bonnes personnes.

Durant la seconde guerre mondiale, Louis et Léonie avaient agi en vrai héros, mais personne n'avait été mis dans la confidence, sans doute par peur des jalousies et des représailles.

Ce fut un jour de février 1943, ou Louis croisa le destin d'un certain Jarod.

Les Jakubowitz étaient six. Jarod, sa femme Élise et leurs quatre enfants dont un bébé de quelques semaines. Français d'origine Polonaise, Jarod, dont le père était tombé pour la France à Verdun, était responsable de l'emboutissage dans une petite manufacture de tôlerie. Ils habitaient en Mayenne depuis toujours, à Bonchamp-lès-Laval, où Élise donnait des cours de piano.

À l'été 1942, alors qu'ils entraient dans leur logique de *solution finale*, les nazis, avec la complicité de la police de Vichy, mettaient en place les 16 et 17 juillet la grande rafle du Vél'd'Hiv à Paris. Ils lançaient parallèlement une vague d'arrestations massives de juifs sans précédent dans toute la France.

Au cours de la première rafle des 15 et 16 juillet, Jarod et sa famille y échappèrent de peu, cachés chez un fermier à quelques kilomètres. Mais à la seconde, celle du 9 octobre, dénoncés sans doute par des gens respectables, ils durent fuir, abandonnant tout de leur vie passée.

Avec de fausses identités, risquant à tout moment de tomber entre les mains des autorités, les Jakubowitz passèrent de la zone occupée, en zone libre. Elle ne le resta pas longtemps et fut envahie à son tour par les Allemands, dès le 11 novembre, en représailles au débarquement allié en Afrique du Nord. L'idée de rejoindre la zone d'occupation italienne convoitée, s'étiola.

Malgré tout, après seize mois de souffrance à endurer de terribles épreuves, la famille plus soudée que jamais, arriva miraculeusement en Haute-Savoie, mais trahie une dernière fois, elle dut fuir de nouveau au plus vite !